

PIERRE VARÈNE

Les cadavres volants



BeQ

Pierre Varène

Domino Noir # 009

Les cadavres volants

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 411 : version 1.0

Les cadavres volants

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Avant-propos

Un soir Simon Antoine avait retenu à souper le jeune et brillant journaliste du Midi, Benoît Augé, ainsi que la délicieuse Marthe Bouché.

On prenait le café dans le grand salon de son appartement, situé au dernier étage d'un gratte-ciel de la rue Saint-Jacques.

Il ne faut pas trouver étrange une telle réunion, surtout quand on sait que ces trois personnages sont les plus brillants adversaires du crime organisé au Canada.

Sous les apparences d'un jeune millionnaire oisif, Simon Antoine passe en effet la majeure partie de ses nuits, un masque noir sur la figure, à déjouer les intrigues criminelles les plus considérables.

C'est alors le DOMINO NOIR.

Marthe Bouché, sous les apparences d'une jeune fille de la Société qui ne pense qu'à danser

et à susurrer du thé, ainsi que Benoît Augé, sont les deux inséparables et effectifs assistants du Domino Noir.

Mais ce soir-là, aucun membre du trio ne songeait à aller risquer sa vie pour vaincre des bandits fameux.

On avait pris un repas succulent en parlant de tout, sauf de crime, et maintenant on en était au café et aux liqueurs.

C'est alors que Benoît Augé demanda à son hôte :

– Savez-vous, Simon, que je connais bien peu de vous, surtout de vos origines ? Pourtant, je suis bien curieux à ce sujet...

Marthe Bouché ajouta en souriant :

– Pourquoi ne nous parleriez-vous pas de vous, ce soir, alors que nous sommes presque en famille, je pourrais dire ?

– Est-ce un troisième degré ? demanda Simon Antoine amusé.

– Juste une curiosité justifiée que vous devriez satisfaire...

– Un reportage alors ? L’habile journaliste interroge et la victime répond. Tout cela mis ensemble forme un article extraordinaire.

– Vous savez bien que ce n’est pas pour publication, reprend à son tour la jeune fille.

– Je comprends que vous possédez plusieurs millions ? demanda immédiatement Benoît Augé.

– Si ça vous fait plaisir..., oui, répondit Simon Antoine.

– Une fortune que vous avez héritée de vos parents et que vous avez fait fructifier, je suppose ? suggéra le journaliste.

– Non. Je ne suis pas né riche. J’ai même dû travailler pour gagner mes cours de médecine, à l’Université de Montréal.

– Comme ça, vous êtes médecin ? interrompit Marthe.

– Je parvenais à la dernière année, quand mon père mourut et que je dus abandonner l’Université pour travailler, afin de subvenir aux besoins de ma mère malade.

– C’est donc plus tard que vous avez acquis

vosre fortune colossale ? reprit Augé.

– Oui. Deux ans après avoir quitté l’Université. Un oncle que je ne connaissais pas, est mort en Australie et m’a laissé tout son avoir.

– Mais entre vosre temps d’Université et vosre héritage quelle occupation avez-vous remplie ?

– Je vous le donne en mille.

Benoît Augé se gratta la tête, puis regardant la jeune Marthe, avoua :

– Je n’ai aucune idée. Vous, Marthe ?

– Pas plus, répondit la jeune fille.

– Eh bien ! je vais vous le dire, décida Simon Antoine, car vous n’en viendriez jamais à bout. Je fus Chef de Police de ma ville natale !

– D’où naturellement vosre entraînement et vos aptitudes à combattre les criminels ? reprit le journaliste.

– Oui, en effet. Pendant que j’exerçais ces fonctions, j’ai étudié la Loi et enfin tout ce qui peut aider à déjouer les criminels.

– Avez-vous résolu des causes célèbres

comme Chef de Police ?

– Pas plusieurs. Une surtout et c'est elle qui a décidé de l'occupation de mon temps, après que je fus devenu riche. Car, soit dit entre nous, j'avais tellement travaillé avant d'acquérir de la richesse, que je ne pouvais plus demeurer oisif, malgré les apparences, ajouta-t-il en riant.

– ConteZ-nous cette cause célèbre, demanda Marthe Bouché.

Le jeune reporter se joignit à elle et Simon Antoine commença.

I

Le Chef de Police maladroit

Il n'est pas nécessaire, mes amis, que je vous précise le nom de la petite ville où je suis né. Elle est en bonne posture maintenant et jouit d'une excellente réputation.

Mais cela n'a pas toujours été ainsi et quand j'étais étudiant, elle était plutôt un refuge de joueurs, de voleurs et même d'assassins.

À peine un mois après la mort de mon père, j'étais à la maison, attendant patiemment une réponse aux nombreuses applications que j'avais faites en vue de me trouver une occupation qui me permettrait de vivre avec ma mère.

C'est alors que je reçus une convocation du secrétaire de la ville, me priant d'assister à la première séance du conseil, qui devait avoir lieu deux jours plus tard.

Je n'avais fait aucune demande d'emploi à la ville, car je n'aimais pas du tout la manière dont elle était administrée, et principalement parce que je savais qu'elle était administrée en dessous par des bandits et qu'il fallait passer par leur entremise pour y travailler.

Entre temps j'essayai de faire parler le secrétaire que je connaissais quelque peu, mais il me répondait invariablement qu'il ignorait le but de ma convocation.

Comme je ne connaissais pas le maire, je n'allai pas jusqu'à lui.

Cependant le soir en question, j'étais présent.

Quelques jours auparavant le Chef de Police était mort au cours d'un accident d'auto quelque peu mystérieux. Personne cependant n'avait discuté de l'événement, car on ne discutait pas là-bas. C'était trop dangereux.

Pas même les deux journaux. C'est un peu comme s'il n'y avait eu qu'une règle. Se taire et attendre.

Le maire fit une espèce de panégyrique du

disparu, puis déclara qu'il fallait lui nommer un remplaçant.

– Avez-vous des suggestions ? demanda-t-il aux échevins en les regardant tour à tour.

Mais ceux-ci n'avaient pas l'air de vouloir proposer un nom.

– Alors je propose, monsieur Simon Antoine, que j'ai fait venir ici spécialement à cet effet.

Tout le monde fut surpris. J'étais jeune et sans aucune expérience en la matière.

Mais avant que la première objection ne fût présentée, le Maire continuait :

– Ma proposition peut vous paraître étrange. Mais voici les raisons qui me font agir ainsi. Monsieur Antoine est le fils d'un des citoyens les plus regrettés de la ville. Toute sa vie il a été le plus honnête homme que je n'aie jamais connu. Et je sais que son fils lui ressemble.

C'était vrai et alors je vis que l'on commençait d'approuver de la tête.

Mais ce ne fut pas tout :

– Simon Antoine possède une solide instruction et son séjour à l’Université ne lui nuira certainement pas dans la tâche que nous allons lui confier.

Le vote fut pris à main levée et personne ne s’objecta.

J’étais Chef de Police, ainsi de but en blanc. Le lendemain j’entrerais en fonctions.

Naturellement je remerciai le Maire de sa confiance et après avoir avec une fausse modestie, j’en suis bien certain, fait remarquer que je n’étais pas aussi qualifié qu’il le prétendait, je pris congé pour aller annoncer la nouvelle à ma mère.

Je fus étrangement surpris de voir qu’elle ne prenait pas la chose aussi joyeusement que je ne l’avais pensé.

– Mais je vais gagner \$3000.00 par année, maman, lui dis-je, pense à ce que je pourrai faire pour toi, pour nous avec cette somme ?

– Cela n’est pas tout, mon fils. C’est une position de grande responsabilité que tu viens

d'accepter.

– Mais je vais faire mon possible et je réussirai bien là comme j'ai réussi ailleurs...

– Le pourras-tu ?

– Que voulez-vous dire par là ?

– Je me demande si tu auras les mains libres d'agir comme tu le voudras... Car je veux bien te faire comprendre que je n'ai aucun doute sur tes bonnes dispositions.

– Tu peux parler des rackets et de leur influence ?

– Justement !

– Mais quelle plus belle occasion de les faire disparaître ?

– À moins que ce ne soit toi-même qui ne disparaisse ?

– Bah ! tu crains pour rien.

– Veux-tu que je te dise, Simon, pourquoi on t'a élu Chef de la Police ici ?

– Mais naturellement.

– Parce qu'on pensait que tu te tiendrais coi et que tu ne montrerais aucun zèle intempestif. On sait que tu es intelligent et que tu as besoin de gagner. On s'est dit que tu te plierais aux circonstances...

– Mais tu sais bien que je ne dévierai jamais de mon devoir...

– C'est justement là le trouble.. Quand on verra que tu n'es pas une pâte molle, on te fera de la misère, peut-être même...

– Je t'en prie, maman, pas de pensées aussi tristes.

– Enfin, puisque tu es décidé, je prierai Dieu pour toi ! Mais j'ai bien peur pour toi, quand même.

*

Je vous prie de me croire quand je vous dis que j'étais réellement impressionné, à neuf heures le lendemain de ma nomination, quand je m'installai dans mes nouveaux quartiers et que je

me demandai par où je commencerais.

Il y avait beaucoup à faire pour la santé de la ville et j'étais décidé à y consacrer toute mon énergie.

Je réunis donc les chefs des principaux départements de la Police et m'arrangeai pour qu'ils se chargent des questions de routine, voulant me concentrer spécialement aux causes importantes, surtout à celles qui touchaient de près ou de loin à l'organisation clandestine des rackets.

Je savais naturellement que cela ne serait pas chose facile. Mais j'étais résolu et plein d'enthousiasme.

La première chose que je fis donc, après la première rencontre avec mes subordonnés, fut de me faire apporter les dossiers des causes confidentielles, ainsi que de celles qui n'avaient pas encore été résolues.

C'est ainsi que du premier coup, je constatai qu'un grand nombre de disparitions étranges, dans les différentes classes des citoyens de la

ville, n'avaient pas été appelées crimes, parce qu'on n'avait pas retrouvé les cadavres des victimes.

Devant cet échec, malgré des circonstances plus ou moins révélatrices, on avait décidé de conclure à disparition, plutôt qu'au meurtre.

Plus je me renseignais et plus je trouvais considérable la liste des citoyens ainsi disparus.

Sans preuve naturellement, mais par les bruits qui avaient circulé et qui circulaient encore, je savais que la plupart des disparus avaient été les victimes des racketers.

Tous les aspects du vice dans la cité étaient tellement bien organisés que je me persuadai qu'il s'agissait d'une organisation.

Alors si je venais à bout de trouver la tête de l'organisation et d'obtenir une conviction contre ce ou ces personnages-là, je n'aurais plus de misère ensuite à désorganiser le tout, ainsi donc à assainir complètement la ville.

J'avais la tête plongée dans mes dossiers et travaillais comme un bon quand je reçus un

téléphone significatif.

C'était un organisateur politique dont la réputation n'était pas à l'épreuve de tout. Cependant on n'avait jamais pu rien prouver contre William Hunter et il pouvait passer à la rigueur pour un citoyen comme un autre.

– Ici, Antoine, monsieur Hunter. Que puis-je faire pour vous ?

– Je tiens d'abord à vous féliciter de votre nomination et puis j'aimerais bien vous voir aujourd'hui même.

– Pourquoi ne venez-vous pas à mon bureau ?

– Pourquoi pas, en effet ? Attendez-moi immédiatement.

C'était un gros homme, plein d'importance et qui fumait des cigares de .50.

Il prit le siège que je lui présentai juste en face de mon pupitre et s'assit avec importance.

Tout de suite il commença à parler :

– Je sais que vous êtes intelligent, Antoine, dit-il, et que vous allez faire en sorte que les

choses aillent bien dans la ville, maintenant que vous dirigez le département de la Police.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Je suppose que vous êtes décidé de marcher sur les traces de votre prédécesseur et que vous ne vous furrerez pas le nez où vous n’avez pas d’affaires ?

– J’entends faire mon devoir et tout mon devoir. Est-ce cela que vous voulez dire ?

– Pourvu que vous vous mêliez de vos affaires. Tout ira bien. C’est cela que je veux dire.

– J’ai bien pensé à cela, monsieur Hunter, et je me suis fait un programme.

– Puis-je vous demander en quoi il consiste ?

– C’est bien simple. Je veux débarrasser la ville des rackets et j’y réussirai.

– Vous n’êtes pas un peu trop hasardeux, mon ami ?

– C’est mon devoir...

– Mais cela pourrait être dangereux pour vous.

- Je n’ai pas peur.
- Même pour votre vie ?
- Est-ce une menace ?
- Vous n’avez pas l’air de comprendre la situation. Personnellement je n’ai aucune menace à vous faire. Je suis seulement chargé de vous mettre sur vos gardes. Personne ne vous veut de mal ici, mais c’est à condition que vous ne vous exposiez pas.
- Je n’ai pas l’intention non plus.
- Alors je pourrai rendre compte de ma mission en disant que vous n’êtes animé que de bonnes intentions.
- À qui allez-vous faire ce rapport ?
- Je n’ai pas besoin de vous confier que Ross Emmans fait le beau et le mauvais temps ici.
- Ce bandit... ?
- Si vous voulez. Mais vous savez qu’il est dangereux et que personne à date ne lui a résisté.
- Pas même vous ? Vous voulez dire ?
- Si vous voulez.

– Ce n’est pas rose.

– Naturellement.

À ce moment mon visiteur se levait pour prendre congé.

Je lui fis alors une invitation qui le surprit énormément.

– Allons prendre un verre, lui dis-je, en prenant mon chapeau.

Comme je m’y attendais, il y avait une couple de journalistes et photographes à la porte de l’hôtel de ville, où j’avais mon bureau, et le lendemain matin, en première page des deux quotidiens de la ville, mon portrait figurait en première page, en compagnie de William Hunter.

C’était assez pour donner l’impression que j’avais accordé mes sympathies aux criminels et que le règne de terreur qu’ils faisaient subir à tous les citoyens, n’était pas près de toucher à sa fin.

Ce fut assez aussi pour que je vois entrer mon chef des détectives, Noël Francœur, un ancien camarade de collègue, avec un journal à la main,

qu'il jeta dédaigneusement sur mon pupitre.

Il avait l'air furieux et me regardait avec dégoût.

– Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas, Noël ? lui demandai-je.

Trop. Je n'en puis plus.

– Voyons. Explique-toi.

– Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'expliquer. Les photographies dans les journaux expliquent tout. Je suis écœuré de la façon dont les choses marchent dans la police. Je résigne.

– Tu vas vite en affaires... ?

– Il y a longtemps que j'y pensais. Quand j'ai su que tu devenais en charge, j'espérai un moment et retardai de sortir des rangs. Mais je vois bien qu'il n'y a rien à faire.

– Es-tu capable d'oublier un moment ce que tu as vu dans le journal et de me répondre ?

– Naturellement.

– Penses-tu véritablement que Ross Emmans soit à la tête du syndicat de criminels qui

gouvernent la ville d'une manière occulte ?

– Ce doit plutôt être l'exécuteur des hautes œuvres. Je crois qu'il y a d'autres personnages derrière lui, mais qui ? Là est le mystère.

– Je suis décidé à trouver.

– Tu veux dire que tu veux abattre les rackets ?

– Tout simplement.

– C'est plus facile à dire qu'à faire.

– Nous le ferons. Et tu vas m'aider pour cela.

– Alors qu'elle est l'idée de te faire photographe en compagnie d'un des hommes qui ont la plus mauvaise réputation en ville ?

– Ce n'est qu'une question d'apparence. Je suis résolu à faire exactement le contraire de ce que tu crois à mon sujet et ce que d'autres croient également.

– Si tu veux lutter contre Emmans, je te préviens que tu as besoin de te tenir sur tes gardes.

– Je te l'ai déjà dit : je n'ai pas peur.

– C’est la mort que tu envisages.

– Ne parlons pas de cela avant le temps, veux-tu ? Dis-moi plutôt ce que tu penses de toutes les disparitions étranges qui sont survenues chez les citoyens de la ville depuis quelques années.

– D’après moi, ces types ont été assassinés. Mais comme tu as pu le voir par les dossiers que je vois sur ton bureau, on n’a pas pu rien prouver à ce sujet, car jamais on n’a retrouvé les corps des victimes.

– Il faut cependant qu’ils soient en quelque part ou au moins qu’ils aient été en quelque part.

– Je te le concède.

– Alors nous trouverons où.

– Comment vas-tu faire ?

– Tu ne résignes plus... ?

– Naturellement non. Je suis derrière toi cent pour cent, au contraire.

– Voilà qui est bien. Je vais commencer par Emmans, si tu n’as pas d’objection. Avec lui nous trouverons la véritable filière qui nous

conduira où je veux en venir.

– As-tu trouvé quelque chose contre lui ?

– Tout le monde naturellement sait qu’il est un meurtrier et un racketer, mais de là à le prouver, c’est autre chose.

– Moi-même je ne vois rien...

– Connais-tu Car Hazen ?

– Naturellement. C’est même un type qu’Emmans a juré de se défaire personnellement. Hazen lui a déjà emprunté de l’argent, mais ne l’a pas rendu. Or ceci est une offense qu’Emmans ne pardonne pas.

– Eh bien ! je vais voir Hazen et le faire parler.

– Tu t’exposes...

– Je n’ai pas peur. À bientôt, mon vieux.

Je lui tapai amicalement sur l’épaule et le reconduisis à la porte de mon bureau.

Je pris ensuite les journaux qu’il avait étalés sur mon pupitre et les jetai au panier.

Quelques minutes plus tard, je reçus un téléphone d’un inconnu qui m’avertit que si je

voulais voir Hazen avant qu'il ne meure que je devais me hâter, car il en était sur la fin.

On me donna l'adresse et le téléphone se ferma avant que je n'aie pu demander le nom de mon informateur.

Naturellement il y avait du coulage dans le département même.

La veille quand j'avais fait demander des dossiers classés, Hunter était venu me rendre visite.

Le lendemain je parle d'Hazen et d'Emmans et aussitôt d'autres personnes s'y intéressent.

II

La fin de Carl Hazen

J'ouvris mon tiroir de pupitre et y pris un revolver.

C'était un .38 et jamais je n'avais touché d'armes de ma vie.

Aussi je vous assure, mes amis, que j'étais pas mal embarrassé.

Je plaçai le revolver dans la poche de mon gilet tout d'abord. Mais cela pesait tellement que je demandais si tous les passants que je rencontrais ne savaient pas ce que j'avais là.

D'autant plus que ce n'était pas une annonce pour le Chef de la Police.

Je le changeai donc de place et le mit dans la poche intérieure de mon gilet.

Ce n'était guère mieux, car il le faisait paraître

tellement plus long de ce côté-là qu'on aurait dit que je portais un poids considérable.

Mais comment les policiers faisaient-ils donc pour être toujours armés, sans que personne ne s'en aperçoive ?

Je me promis de demander un conseil à Francœur, la première fois que je le verrais.

Pour le moment, je déménageai mon .38 dans la poche de mon pantalon et je le soutins avec ma main : ce qui n'était pas très confortable. Mais il fallait bien me résigner.

Lorsque je fus devant la porte de la vieille maison, je réalisai plus que jamais qu'on m'avait tendu un piège.

Mais je n'étais pas pour reculer. Et puisque j'avais décidé de faire quelque chose contre les rackets, c'était le temps d'entrer en contact avec mes adversaires plus que jamais.

Personne ne semblait habiter l'endroit.

Au contraire, il y avait une vieille pancarte d'accrocher sur la porte qui indiquait que la maison était à louer ou à vendre.

J'essayai la porte, qui n'était pas barrée.

Rien cependant dans les trois pièces en bas. Seulement de la poussière et un silence pas très rassurant.

Je montai l'escalier qui craquait tellement qu'on aurait pu penser qu'il ne supporterait pas mes 190 livres.

Ce fut dans la deuxième pièce du haut que je trouvai mon homme.

Je le reconnus par la description qu'on m'en avait faite et surtout par le fait qu'on m'avait prévenu qu'il serait là.

Car il n'était plus très naturel.

Il avait les lèvres toutes fendues et ses yeux étaient enflés tout le tour.

Il tournait vers moi des prunelles toutes striées de veines sanglantes.

Je fis quelques mouvements sans bruits et je fus alors convaincu qu'il était maintenant aveugle.

On l'avait battu au point de lui faire perdre la

vue complètement.

– Allo, Hazen ! lui dis-je d'un air détaché.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix douloureuse.

– Simon Antoine, le Chef de Police.

– Que voulez-vous ?

– Je viens vous sauver.

– Il n'y a rien à faire. D'ailleurs je suis presque mort déjà.

Depuis que j'étais entré dans la pièce, tout en parlant, j'avais cherché le commutateur électrique, et enfin je venais de trouver un fil qui pendait du plafond, avec une lumière au bout.

Quand je fis de la lumière, je m'aperçus qu'Hazen ne bronchait pas et surtout ne semblait pas voir plus clair.

Je l'examinai plus attentivement et vis qu'il avait été plus cruellement battu que je ne l'avais d'abord pensé.

Ses vêtements étaient en lambeaux et on voyait qu'il portait plusieurs marques par tout le

corps.

Il n'y avait aucun meuble dans la pièce, sauf une boîte à beurre sur laquelle il était assis.

– Avant que je ne vous fasse transporter à l'hôpital, Hazen, vous allez me dire qui vous a mis dans cet état ?

– Je ne sais pas.

– Est-ce Emmans ?

Tout son corps tressaillit à ce nom, mais il n'ouvrit pas la bouche pour me répondre.

Je continuai donc :

– Je sais qu'Emmans vous en voulait. C'est le bon temps de vous en débarrasser et de vous venger...

– Ce n'est pas lui.

– Qui alors ?

– Je vous ai dit que je ne le savais pas. Et je veux être tranquille. Allez-vous en.

– Vous n'êtes pas facile. Il va donc falloir que je vous sauve malgré vous ?

À ce moment j'entendis distinctement un rire étouffé, semblant venir de l'arrière.

Il m'avait semblé entendre quelque chose de semblable, quelques instants auparavant, mais moins distinctement que cette fois-ci.

J'abandonnai donc Hazen et, m'emparant de mon revolver, je poussai la porte de la chambre que je n'avais pas encore visitée.

À cause du corridor sur lequel elle donnait je me trouvai encore dans une pièce obscure.

J'entendis plutôt le bruit que je ne vis l'homme.

Mais la première chose que je réalisai, ce fut un coup de poing partant de je ne sais où, qui m'atteignit en plein visage.

Je tombai par terre, quoique je gardai toute ma connaissance.

Le rire moqueur résonna encore à mes oreilles.

Ensuite ce fut une détonation et je compris que c'en était maintenant fini avec Hazen.

Il ne parlerait certainement plus.

Comme je tentais de me relever, je fus bousculé par deux ou trois hommes qui sortaient de la pièce.

En me relevant lentement, je réalisai qu'ils descendaient l'escalier.

Quoique certain de la mort d'Hazen, je m'arrêtai un moment devant lui pour le regarder.

En effet, il avait un trou entre les deux yeux et se trouvait maintenant affaissé sur sa boîte.

Je pris son poignet, mais le cœur avait fini de fonctionner.

Je redescendis l'escalier moi-même et me mis à la recherche d'un endroit pour téléphoner.

Noël Francœur n'était pas aux bureaux de la police.

Je demandai donc Marcus Perl, en charge des homicides, et le priai de venir me rejoindre aussitôt avec une couple d'hommes.

Afin de ne pas donner aucune chance aux criminels, je revins tout près de la maison et restai en faction sur le trottoir jusqu'au moment où j'entendis le cri strident de la voiture de la

police.

– Qu’y a-t-il, Chef ? me demanda Perl.

– On vient d’assassiner Carl Hazen, au deuxième étage de cette maison.

– Qui vous a dit cela ?

– Je l’ai vu. J’étais en dedans quand le meurtre a eu lieu.

– Savez-vous qui a fait le coup ?

– Ce sont les mêmes qui font les autres mauvais coups, je suppose.

– Montons alors.

Les deux constables qui accompagnaient Perl nous avaient précédés avec des lumières de poches et avaient déjà fait le tour de toutes les pièces de la maison.

– Je n’ai rien vu, dit l’un d’entre eux à Perl.

– Venez, je vais vous conduire moi-même à l’endroit où je viens de voir le cadavre.

Mais dès ce moment, je commençai à avoir un pressentiment.

Le cadavre devait avoir disparu, comme les autres victimes de cette bande redoutable de hardis criminels, qu'il n'y avait pas moyen d'identifier.

Il y avait bien la boîte à beurre, mais rien d'autre chose.

Perl me regarda avec un air de léger mépris.

Je compris tout de suite qu'il avait envie de me dire que j'avais rêvé, mais cela lui coûtait naturellement.

J'étais le Chef, après tout.

Mais je savais bien que ce ne serait pas la même chose, une fois qu'il serait retourné au bureau des détectives.

Quan à moi, je n'en pouvais croire mes yeux.

Quelques minutes à peine avant, j'avais vu le cadavre prostré de Carl Hazen.

Il y avait du sang et même des morceaux de cervelles sur le plancher.

Mais maintenant rien de tout cela n'apparaissait.

Comment avait-on donc fait ?

J'en étais abasourdi.

Les constables avaient tout fouillé. Ils étaient descendu par l'arrière de la maison.

Mais aucune trace nulle part.

C'était bien juste pour qu'on ne me ri pas au nez.

Quoique prévenu d'avance, je réalisai encore plus la force des ennemis que j'avais à combattre.

Je ne me décourageai pas cependant et congédiai mes hommes.

Pour ma part, je fis seul, une dernière tournée et ne trouvant rien qui puisse constituer le moindre indice, je sortis de la maison.

III

La belle inconnue

Il va sans dire que je ne filais pas très bien.

Je décidai de ne pas retourner à mon bureau de la journée et j'avoue sans honte que je m'arrêtais assez souvent prendre un scotch.

Maman était partie de la veille pour aller se reposer en campagne chez une de ses sœurs et j'avais alors pris une chambre dans un hôtel de la ville, afin de ne pas rester seul dans la maison déserte, que je n'avais d'ailleurs pas le temps de tenir en ordre.

Après le souper donc, je montai chez moi et ouvris ma porte.

Mais comme je faisais le premier pas à l'intérieur de la pièce, j'entendis du bruit et me mis sur mes gardes.

Je changeai bientôt d'attitude cependant, car mon visiteur n'avait pas l'apparence d'une personne dangereuse.

C'était une visiteuse plutôt.

La plus jolie jeune femme brune que je n'aie encore rencontrée.

– Vous êtes surpris, je parierais..., commença-t-elle.

– Mais pas du tout ! Pas du tout ! Vous êtes chez vous mademoiselle... ?

– Appelez-moi tout simplement Josette. C'est plus intime.

– Comment avez-vous pénétré ici, Josette ?

– Vous n'êtes pas content de me voir ?

– Vous me paraissez charmante, mais je ne saisis pas bien...

Je gardai le silence attendant qu'elle ajoute quelque chose, mais elle se contenta de me regarder pendant quelques moments.

Elle me sourit alors gracieusement, puis demanda :

– Vous avez l’air d’un homme qui a envie de faire une demande en mariage et vous hésitez...

– Savez-vous que vous faites erreur ?

– Vous ne me dites pas ? Comment ça donc ?

– Jamais je ne demande la main d’une jeune fille, pendant la première heure que j’ai fait sa connaissance, pas même le premier soir, et même presque jamais la première semaine...

– Vous n’êtes pas pressé alors ! Cependant plus je vous regarde, plus je trouve que vous êtes mieux que votre photographie.

– Vous collectionnez mes photographies, je suppose ? Qu’est-ce que votre mère dit de cela ?

– Savez-vous que je ne lui en parle pas. D’ailleurs je n’en ai pas beaucoup. Je n’ai conservé que celle où vous apparaissez en compagnie de William Hunier...

– Il ne faut pas attacher trop d’importance à celle-là. Il y a bien des gens qui ont été trompé par les apparences.

Je comprenais maintenant que la jeune fille avait été envoyée dans ma chambre par les

membres du syndicat du crime pour me faire tomber dans un piège.

À tout moment, je m'attendais à voir s'ouvrir une porte et en sortir un photographe qui ne se gênerait pas pour prendre une photographie significative.

Pourtant cela ne se produisait pas et plus je regardais ma visiteuse ininvitée, plus je trouvais qu'elle n'avait pas réellement le genre.

Comme elle ne parlait pas, je continuai donc :

– Que diriez-vous si nous descendions dans un grand salon en bas, pour continuer notre conversation ?

– Vous n'êtes pas bien ici ? reprit-elle.

– Enfin, vous pourriez peut-être me dire ce que vous me voulez ?

– De quoi parlions-nous donc, il y a un moment ?

– Vous avez déjà oublié ?

– Ah ! oui, nous parlions d'amour. C'est gentil, n'est-ce pas.

– Mais je suis certain que ce n'est pas pour cela uniquement que vous êtes entrée par effraction dans ma chambre ?

– Par effraction ? Dites plutôt sur votre propre invitation, monsieur Antoine.

– Je comprends de moins en moins.

– Mais ceci.

Elle me tendit alors un bout de papier, sur lequel je lis les mots suivants :

« Simon Antoine vous attendra à sa chambre, vers les sept heures ce soir. »

Il n'y avait pas de nom à qui ce billet pouvait avoir été adressé.

– Jamais je ne vous ai écrit ceci, dis-je en protestant.

– C'est dommage. Car je ne comprends plus rien alors.

– Avez-vous essayé du moins ?

– J'ai fait tout mon possible, je vous l'assure.

– Au moins, vous avez de la bonne volonté.

– Comment pourrais-je faire autrement ? Vous êtes tellement aimable avec moi...

– Serais-je moins aimable, si je vous demandais qui vous êtes et ce que vous êtes venue faire ici ?

– D’abord vous savez pourquoi je suis ici. J’ai toujours pensé que vous m’aviez invitée.

– Je ne vous ai pas invitée et vous prie de vous retirer, maintenant que vous vous êtes bien amusée.

– Puisque vous l’exigez.

Et elle prit sa bourse et se dirigea lentement vers la porte.

– J’ai posé une double question tout à l’heure. Vous plairait-il de me dire qui vous êtes.

Elle s’arrêta un moment dans sa marche gracieuse pour me dire :

– Je suis la femme de Ross Emmans !

– Ah !

Alors elle commença à crier.

– Taisez-vous ! lui dis-je ou j’appelle.

Je n'eus pas besoin de le faire, on frappait déjà à la porte.

Avant d'ouvrir, je lui lançai un regard impérieux, puis elle s'arrêta.

À ma porte se trouvaient le détective de l'hôtel avec un chasseur.

– Qu'y a-t-il, monsieur Antoine ? me demanda le détective.

– Mais rien.

– Je pensais avoir entendu un cri.

– Josette Emmans s'avança alors et déclara, le sourire aux lèvres :

– C'est moi qui ai jeté un petit cri. Je venais de voir une souris et j'ai tellement peur de ces petites bêtes.

Le détective paraissait estomaqué.

– Une souris dans la chambre ? demanda-t-il.

– Mais oui, reprit la jeune femme. Une grosse, grosse souris, qui s'enfuyait dans la chambre de bain, à toute vitesse.

Je trouvais que la comédie avait assez duré et,

quoique je n’y comprenne rien encore, j’ordonnai au détective :

– Je n’aime pas la compagnie des personnes qui se figurent voir des souris partout, même dans ma chambre, et qui y entrent d’ailleurs sans ma permission. Alors vous allez être assez bon de reconduire madame à la porte de sortie de l’hôtel et faites bien attention qu’elle ne revienne pas sur ses pas.

– Très bien, monsieur Antoine, fit le détective.

Et il fit alors signe à ma visiteuse de le précéder dans le corridor.

Avant de partir cependant, elle m’adressa un de ces sourires, en me disant :

– Bonjour, monsieur Antoine. Au plaisir.

– Ce n’est pas un plaisir, lui répondis-je. Et surtout notez bien que j’aime la solitude chez moi. Compris ?

– Compris ! me lança-t-elle de la porte de l’ascenseur.

Je téléphonai aussitôt en bas pour qu’on m’envoie le détective dès qu’il sera libre.

– Comment se fait-il, lui demandai-je, que vous soyez monté à ma chambre tout à l’heure ?

– J’ai reçu un téléphone de ce faire, qu’il y avait quelque chose d’anormal chez vous. C’est pour cette raison même que je me suis fait accompagner par un chasseur.

– De qui venait le téléphone ?

– Je ne sais pas.

– Savez-vous d’où il provenait ?

– D’un appareil public dans la salle d’entrée de l’hôtel.

– Et c’était une voix que vous ne connaissiez pas, je suppose ?

– Exactement.

– Eh bien ! je vais vous demander quelque chose. Je suis locataire ici et j’entends y vivre en paix pour le temps que j’occuperai cette chambre.

Alors pas de visite sans que je le sache au moins.

– Vous voulez dire que cette jeune fille a pénétré dans votre chambre contre votre

volonté ?

Et pendant qu'il disait cela, il regardait ma carrure et avait l'air de ne rien comprendre.

– Quand je suis arrivé ici, je l'ai trouvé installée dans mon fauteuil et j'en suis encore à me demander qui l'a fait entrer.

Le détective parut bien mal à son aise.

En effet cela regardait bien mal pour sa position, si je portais plainte à l'administration.

Je me hâtai de le rassurer cependant :

– Pour cette fois, mon vieux, je ne serai pas trop sévère, mais je ne veux pas que cela se produise de nouveau.

– Je vous le garantis, monsieur Antoine.

Sur ce il me quitta et j'essayai de comprendre, mais inutilement.

J'abandonnai donc pour m'occuper d'autres choses.

Je n'avais pas encore eu de nouvelles de Noël Francœur et je n'étais pas tout à fait à mon aise à son sujet.

J'appelai donc au bureau, puis à sa résidence et aux deux endroits on me répondit ne pas l'avoir vu depuis le matin.

Il y avait quelque chose qui n'allait pas là, certain. Il pouvait être absent, mais c'était impossible qu'il restât sans donner de nouvelles.

Quoique je n'aimais pas bien cela, je me mis en communication avec le détective Perl.

– Avez-vous eu des nouvelles sur l'affaire Hazen ?

– Aucune, Chef. Je n'ai rien trouvé encore.

– Avez-vous une idée où le type se tenait d'habitude ?

– Un peu, mais malgré mes recherches, je n'ai pas pu retracer ses allées et venues aujourd'hui.

Je changeai brusquement de sujet pour lui demander :

– Savez-vous si Ross Emmans est marié ?

– Oui, il l'est.

– Connaissez-vous sa femme de vue ?

– Elle est très bien, je vous assure. Tout le

monde même se demande comment il a fait pour la faire consentir. Ce n'est pas du tout son genre.

Il me décrivit alors exactement la personne que j'avais vue dans ma chambre quelque temps auparavant.

Comme ça, elle avait dit vrai. Mais pourquoi cette visite... ?

Je remerciai mon détective en le prévenant de dire à Francœur de m'appeler aussitôt qu'il donnerait de ses nouvelles.

J'étais Chef de Police depuis deux jours seulement et commençais à réaliser que les événements se précipitaient d'une drôle de façon.

Heureusement que ma mère n'était pas là, car elle aurait été bien énervée de ce qui m'arrivait.

*

Le lendemain matin j'eus des nouvelles de Noël Francœur.

Il avait fait l'impossible pour retracer Carl

Hazen, mais ne l'avait pas vu de la journée.

Naturellement, je savais bien pourquoi.

Mais maintenant je savais pas moi-même comment les corps des victimes disparaissaient si subitement.

Je changeai de tactique et résolus de conquérir l'opinion publique.

Je rédigeai un article concernant les disparitions de cadavres dans notre ville et le confiai aux deux journaux.

Mais je me rendis compte que ces articles avaient été réduits à de simple entrefilets, qui avaient passé inaperçus en avant-dernière page.

Je m'adressai à la radio et retins une demi-heure au poste local. Dix minutes avant le temps fixé pour ma conférence, on vint me prévenir que le poste avait vendu le temps qui m'avait été réservé à un gros magasin qui annonçait une grande vente.

En dernière ressource, je louai une grande salle où se tenait des réunions politiques en général.

Mais la veille de ma conférence, qui avait été annoncée de par toute la ville avec force pancartes, l'édifice qui renfermait la salle, passa au feu.

Nouvellement il était assuré.

Je mis Noël Francœur aux informations et j'appris bientôt que les deux journaux qui avaient boycottés mes articles, ainsi que le poste de radio local, appartenaient à un certain Omer Fréchette, tandis que le magasin qui avait réussi à s'annoncer à la place de ma conférence, ainsi que la salle publique qui avait brûlé, appartenaient à Léo Hébert.

– Voilà probablement nos deux hommes, Noël ! dis-je alors à mon ami.

– Peut-être... Mais je ne suis pas encore convaincu.

– Tu vas enquêter sur eux quand même. Il faut toujours commencer en quelque part.

– Pour ça, tu as bien raison.

IV

Développements

Un matin que j'étais en conférence avec Marcus Perl et parlais de choses et d'autres, je fus soudain appelé au téléphone par la réceptionniste :

– Un monsieur Ross Emmans, qui désire vous voir, monsieur Antoine.

– C'est bien, faites-le entrer.

Mais la jeune fille ne ferma pas tout de suite et j'entendis faiblement :

– Soyez sur vos gardes, le type me paraît dangereux.

Je fis alors signe à Perl de rester dans la pièce et il s'adossa sur le mur, à côté d'une bibliothèque.

Ross Emmans était un colosse qui en imposait,

mais cette fois-là on aurait dit que c'était un véritable taureau déchaîné.

Il se jeta dans une chaise en face de mon pupitre et commença :

– Parce que vous êtes le Chef de la Police, vous pensez que tout vous est permis...

– Que voulez-vous dire ?

– Je sais que vous faites la cour à ma femme.

Maintenant je comprenais. Il m'avait envoyé sa femme et s'était arrangé avec le détective de l'hôtel pour avoir un témoin.

Mais il fallait que j'en acquiesce la certitude. Je continuai donc d'interroger :

– Qui vous a dit cela ?

– N'est-elle pas allée vous voir la semaine dernière à votre chambre ?

– C'est vrai.

– Alors le détective de l'hôtel avait bien raison.

Tout paraissait avoir été exécuté suivant un plan bien défini.

La femme. Le cri. Le détective.

Et maintenant la visite du mari.

– Vous n’en avez pas fini avec moi, continuait celui-ci. Je vais vous faire la plus belle publicité que vous n’avez jamais eue. Parce que vous êtes le Chef de Police, cela ne veut pas dire que tout vous appartient dans la ville.

– Je resterai calme cependant, pour demander :

– Avez-vous la moindre idée, Emmans, pourquoi votre femme est venue me voir ? Moi je l’ignore complètement.

– Hypocrite va ! Depuis quelque temps, je savais qu’elle me trompait, mais j’ignorais avec qui. Je suis renseigné maintenant et vous aller voir ce que je fais à ceux qui touchent à ma femme.

Sa colère était si grande que j’avais peine à croire qu’il la simulât.

Il se leva alors pour sauter sur moi.

Mais je réussis à me lever assez vite moi aussi pour le recevoir comme il faut.

J'évitai donc le premier coup de poing et Perl se joignit à moi pour maîtriser l'énergumène.

Mais il était plus fort que nous n'avions pensé et malgré les coups que lui appliquaient judicieusement Perl sur le côté de la tête, il résistait toujours.

Je lui saisis un bras en même temps que Perl l'autre mais il nous entraîna tous les deux par terre en faisant un tapage, comme il n'avait jamais dû en produire dans le bureau.

C'est alors qu'entrèrent à la rescousse un vieux policier en uniforme avec un jeune commissionnaire.

À quatre nous eûmes encore pas mal de misère à venir à bout de notre homme.

Il vint un moment cependant où il se vit les menottes aux poignets et assis sur un fauteuil.

– Quelle belle bataille ! s'exclama le jeune commissionnaire.

– Vas-t-en au plus vite, lui ordonnai-je. Je te remercie et n'ai plus besoin de toi.

Il n'avait pas encore refermé la porte sur lui

qu'il commençait le récit de la bataille pour le bénéfice des autres employés du bureau qui s'étaient massés là curieusement.

Si Emmans était maîtrisé, il n'était pas muet pour cela.

– Je comprends que je suis sous arrêt, Antoine, mais vous n'en êtes pas quitte avec moi. C'est à l'hôpital que je vais vous envoyer et vous verrez que ce ne sera pas long.

Je ne lui répondis pas et regardai Perl.

– Quel accusation dois-je porter contre lui, Chef ? me demanda-t-il.

– Assaut sur un officier public et bagarre. Est-il armé ?

Le détective le fouilla, mais ne trouva pas de révolver, comme il s'y attendait.

– Pas de révolver, me dit-il, mais il a une bague trop grosse dont la monture peut faire de grosses entailles. On peut fort bien la comparer à un poing de fer. Voulez-vous que je l'accuse de port d'arme illégal ?

– Contentez-vous des deux premières offenses

et emmenez-le.

Emmans me menaça encore avant de sortir, en mentionnant le nom de sa femme toutefois.

Une fois que mon vieux constable et Perl eurent emmené Emmans, je restai seul dans mon bureau pour réfléchir.

Comme j'aurais donné beaucoup pour avoir Noël Francœur à mes côtés à ce moment là.

Je l'avais fait appeler partout sans succès cependant.

Je me calmai donc peu à peu et me concentrai sur le cas.

Je ne comprenais pas cependant que Emmans eussent pu jouer aussi bien la comédie de la jalousie.

Non ! en réalité il avait du être la victime d'une combinaison ourdies par les véritables chefs racketters de la ville.

Sachant au contraire qu'il était très jaloux de sa femme, on avait dû s'arranger pour l'envoyer chez moi et ensuite avertir le mari.

Avec la preuve qu'il avait, il était presque justifié de venir m'assaillir et un bon avocat réussirait à le faire excuser par la Cour.

Mais pourquoi Emmans ne m'avait-il pas attaqué le soir, alors que je me serais trouvé sans défense ?

Encore un autre mystère dont je ne trouvais pas la réponse immédiate.

Je comprenais cependant le jeu de mes adversaires.

On avait voulu me faire démolir pour que j'aie fait un séjour prolongé à l'hôpital, ou peut-être même pour me faire casser quelques membres. Ainsi on aurait procédé à la nomination d'un autre Chef, moins honnête que moi.

Cependant toutes ces idées étaient encore passablement mêlées et il me fallait en faire un choix.

Il n'y avait donc qu'une personne pour me renseigner complètement et c'était la femme d'Emmans elle-même.

Je trouvai son adresse dans le bottin du

téléphone et sortit de mon bureau pour aller lui rendre visite.

*

Comme je descendais les marches du perron de l'hôtel de ville, le détective Perl me tira soudain par la manche, me montrant un autre homme qui sortait du Palais de Justice voisin.

C'était Ross Emmans.

– Comment cela se fait-il ? demandai-je au détective.

– Dès que nous l'avons conduit devant le juge pour sa comparution, un avocat s'est présenté qui a demandé un cautionnement.

– Et qui a cautionné pour lui ?

– Omer Fréchette.

– Cela ne me surprend pas.

– Il avait l'air de s'attendre à quelque chose. Il était tout préparé.

– Nous nous reprendrons...

– Chef, me dit alors le détective avec quelque hésitation, vous devriez me permettre de vous accompagner. J'ai peur que le type ne recommence. Et d'après ce que j'ai vu tout à l'heure, il est d'une force extraordinaire.

– Laissez faire, Perl. J'en viendrai bien à bout seul.

Comme je continuais, hésitant maintenant à me rendre à la demeure de Josette Emmans, je compris la combine.

Un type qui connaissait la jalousie d'Emmans à l'égard de sa femme, avait monté l'affaire, dans l'intention de me faire supprimer ou du moins endommager pour longtemps.

Et ce type ne pouvait être autre que Fréchette ou Hébert.

Je marchais à grand pas sur le boulevard en face de l'hôtel de ville quand je sentis soudain que quelqu'un me prenait par le bras, tandis qu'une voix féminine commençait :

– J'avais justement affaires à vous, monsieur

Antoine.

Je n'avais pas besoin de regarder, j'avais reconnu Josette Emans.

L'autre jour on avait tenté de me compromettre dans ma propre chambre en l'invitant à ma place ; aujourd'hui c'était en pleine rue qu'on voulait me faire voir en sa compagnie.

Je lui dis donc :

– Vous ne craignez pas de vous faire apercevoir en compagnie du Chef de Police, sur la rue. Je crois que votre mari...

– Laissez mon mari de côté. J'en ai marre de mon mari. Ce bandit...

– Mais vous l'avez marié quand même cependant ?

– C'est que je ne le connaissais pas alors. Sans cela je vous assure bien que je serais encore célibataire, s'il n'avait dépendu que de lui pour me faire connaître le mariage.

– Vous ne l'aimez donc pas ?

- C’est le contraire qui serait plus facile à dire.
- Si vous ne l’aimez pas, pourquoi restez-vous avec lui alors ?
- Croyez-vous qu’il soit si facile que cela de se défaire de Ross Emmans ?
- Vous avez peut-être raison... De toute façon, je suis bien certain que s’il sait que vous avez marché avec moi sur la rue, j’ai bien peur qu’il se fâche contre vous.
- Ce ne serait pas la première fois.
- Enfin, ne trouvez-vous pas que nous nous sommes montrés assez longtemps ensemble maintenant ? Nous pourrions peut-être nous séparer ?
- Comme vous êtes brusque.
- Si vous avez quelque chose à me dire, et je le crois, faites vite s’il vous plaît, car j’ai beaucoup à faire.
- Je suis venu vous rendre service et vous me recevez ainsi.
- Quel service ? Pourriez-vous m’expliquer la

disparition de Carl Hazen, par exemple ?
Actuellement ce serait le meilleur service que vous pourriez me rendre.

– Oui, je le pourrais.

– Alors qu’attendez-vous ?

– Vous trouveriez la réponse à votre problème en allant au numéro 193 rue des Commissaires ouest.

– Puissiez-vous dire vrai !

– Je vous en prie, monsieur Antoine, n’y allez pas seul, par exemple. Ce serait un véritable suicide.

– Vous avez probablement raison. Mais vous ? Vous ne craignez pas ?

– Je compte bien que vous ne direz pas publiquement que c’est moi qui vous a donné les renseignements ?

– Nouvellement non.

– Alors, pour moi, c’est un bon moyen de me débarrasser d’Emmans que de vous le livrer.

– Merci alors.

Elle me salua gentiment et disparut à un coin de rue, en répétant encore :

– Soyez prudent. N’allez pas là seul.

V

Les entrepôts frigorifiques

Enfin j'avais ce qu'on est convenu d'appeler en langage policier un « break », et j'allais l'utiliser.

Mais j'étais tellement surpris de cette révélation, que je décidai d'aller à mon bureau réfléchir à la conduite que je devrai tenir en une telle circonstance.

Devais-je risquer la vie de quelques hommes pour me faire accompagner là ?

Il y aurait certainement de la bataille et sérieuse.

Non ! La rue était prescrite dans les circonstances. Où plusieurs policiers ne pourraient pénétrer sans mettre les bandits en alerte, peut-être qu'un ou deux réussiraient.

Je fis chercher Francœur, mais sans plus de succès. Il ne s'était pas rapporté et même au département on commençait à entretenir des doutes sur lui. Il devait être mal pris.

Après avoir réfléchi pendant quelques minutes, je trouvai une idée que je considérai la meilleure pour l'instant du moins.

J'appelai le département de l'inspection alimentaire, à l'hôtel de ville.

– Veuillez m'envoyer votre homme le plus fort, demandai-je au commis qui me répondis.

– À quel sujet donc, Chef ?

– J'ai du trouble avec une compagnie d'Entrepôts Frigorifiques et je désire moi-même me rendre là avec un de vos hommes. Mais comme les types en questions sont très malcommodes, je désire avoir un homme solide avec moi.

– J'ai ce qu'il vous faut. Un nommé Morrissette.

– Vous l'envoyez immédiatement alors ?

– Dans cinq minutes il sera à votre bureau.

– Très bien, merci.

Je fis venir Perl pour lui demander comment je pourrais m'armer, sans que cela ne paraisse trop.

Il alla alors me chercher un revolver automatique, plat, dans un étui en cuir qu'il attacha sous mon bras gauche.

Enfin, c'était ce qu'il me fallait.

Mais comme je n'avais jamais tiré de ma vie, je lui demandai de me faire pratiquer un peu.

Quand je revins au bureau, George Morrissette m'attendait.

C'était un gros homme d'au-delà six pieds et de corpulence énorme.

Il devait peser au moins trois cents livres.

– Vous n'avez pas peur, Morrissette, s'il y a un peu tapage ?

– Jamais je n'ai eu peur de trois hommes et je ne commencerai certes pas aujourd'hui.

– Voilà qui est parlé. Partons alors.

– Je vous suis.

J'arrêtai la voiture de la police sur la rue voisine et nous descendîmes à pieds à l'entrepôt.

La première chose qui attira mon attention, fut le bruit que faisait une chaîne sans fin qui faisait pénétrer ou sortir de gros morceaux de glace de la grosse construction de bois.

Au premier type que nous rencontrâmes, Morrissette montra sa carte d'identification et demanda la permission de visiter la place.

Le type nous regarda soupçonneusement et nous dit d'attendre en dehors, mais aussitôt qu'il eut disparu à l'intérieur, je poussai mon compagnon du coude et nous pénétrâmes dans l'établissement.

Le bâtiment avait deux étages.

Sur le premier, il y avait un corridor, sur lequel ouvraient les portes de quatre chambres froides.

Dans les deux premières, il n'y avait rien.

La troisième que nous visitâmes, contenait de la viande.

Nous étions encore là que le type qui nous

avait reçus arriva avec un autre aux regards encore plus rébarbatifs.

– Vous ne vous gênez pas ? demanda le nouveau venu.

– Pourquoi nous gêner ? demanda à son tour Morrissette.

– Nous sommes tout de même chez nous ici.

– Bah ! nous avons pris de l’avance. Cela va vous sauver du temps.

– Venez en haut alors. Vous paraissez avoir tout vu ici.

Je pris alors la parole pour indiquer la quatrième chambre froide, qui était fermée à clef, elle.

– Nous n’avons pas regardé ici, dis-je.

– Il n’y a rien là, me répondit l’homme.

– Peu importe. Je veux tout voir. Donnez la clef.

– Je ne l’ai pas.

– Allez me la chercher.

Les deux hommes se regardèrent, puis celui qui avait tenu la conversation se retira.

Mais bientôt Morrissette s'impatienta et saisissant une petite barre de fer en asséna un coup sur le cadenas.

Celui-ci s'arracha de sa crampe et je poussai la porte.

Après toutes ces années, je sens encore un frisson en pensant au spectacle qui nous attendait là.

Deux cadavres congelés étaient adossés au mur, debout.

Carl Hazen était là, lui aussi, avec sa boîte et un bout de tapis, sur lequel il y avait du sang et des morceaux de cervelle.

C'est pourquoi je n'avais rien trouvé dans la pièce de la vieille maison, ou je l'avais vu tuer.

On avait enlevé le tapis et la boîte avec le corps, puis on avait remplacé la boîte.

Tout ceci naturellement se passa beaucoup plus vite, que je ne vous le décris.

J'étais encore figé de stupeur dans la porte de la chambre froide, quand j'entendis la voix du type qui s'était absenté :

– Vous avez voulu voir, n'est-ce pas ? Eh bien ! maintenant j'ai bien peur que vous n'alliez les rejoindre.

C'est donc là que vont les corps des gens qui disparaissent subitement en ville ?

Je n'ai rien à vous dire, pour ma part, Chef. Venez voir un de vos amis qui va vous renseigner.

– Noël Francœur, je suppose ?

– Vous verrez.

Je partis donc avec Morrissette sous la menace des revolvers des deux autres.

On nous conduisit dans un petit bureau où nous fûmes reçus par Ross Emmans lui-même.

– Quelle belle visite, j'ai donc aujourd'hui ! s'exclama-t-il. Ce matin j'allais vous voir et voilà que vous me rendez ma politesse.

Je le regardai pendant quelques instants. Il

avait l'air moins en colère que ce matin, cependant, quoique plus tueur.

– Qu'est-il advenu de mon assistant, Noël Francœur ? lui demandai-je à brûle-pourpoint.

– Vous voulez dire ce détective, un peu trop curieux qui travaillait pour vous ?

– Je veux dire qui travaille encore pour moi.

– Mais, est-ce qu'il n'est pas mort déjà, Jack ? demanda-t-il à l'un des hommes qui nous avaient conduit à lui.

– Je lui ai fait son affaire, répondit l'interpellé.

Cependant j'avais remarqué une certaine hésitation dans le ton du second. De plus je n'avais pas aperçu le cadavre de Francœur dans la frigidaire. Cela voulait probablement dire qu'il avait échappé.

Je décidai donc de crâner et repris :

– Vous êtes dans l'erreur, mes vieux. Francœur est sain et sauf et travaille actuellement à vous préparer un bon petit procès, qui mettra fin à vos activités, dans la ville.

Ross Emmans ne fut pas trop ému de ma déclaration cependant et ajouta :

– Vous ne vivrez toujours bien pas pour voir ce procès, Antoine.

– Dois-je passer par le frigidaire moi aussi ?

– Oui. Et après un petit tour d’avion.

– Je comprends l’histoire du frigidaire, mais l’avion, ça me dépasse.

– J’ai oui dire que vous êtes bien curieux de savoir comment les cadavres disparaissent de la ville sans laisser de traces...

– C’est vrai.

– Il s’envolent par avion.

– Comment cela ?

– Vous avez vu probablement des camions qui apportent de la glace ici et d’autres qui en sortent ?

– Oui. j’ai vu cela.

– Eh bien ! chaque samedi l’entrepôt livre de la glace à un avion à l’aéroport. C’est drôle, n’est-ce pas ? Vous ne saviez peut-être pas que

les avions ont besoin de glace pour voler ? Celui-là pourtant en a besoin.

– Mais je ne vois pas encore partir les cadavres.

– Ils s’en vont dans les blocs de glace. Ce sont spécialement ceux-là qui sont chargés à bord de l’avion. Mais quand le pilote, une fois au-dessus de la mer, s’aperçoit que ses morceaux de glace ne sont ni plus ni moins que des cadavres revêtus d’une couche de glace, il les laisse tomber dans l’eau et on n’entend plus parler de rien. Ingénieux, n’est-ce pas ?

– Pas pire en effet. Mais vous n’en avez plus pour longtemps à faire cela.

– Qui va m’en empêcher... ?

Je n’eus pas le temps de répondre que mon compagnon Morrissette s’élançait sur des hommes qui nous tenaient en joue avec des revolvers.

L’autre prêta main-forte à son camarade et bientôt mon Morrissette reçut la décharge des deux revolvers, avant que je n’aie pu faire

quoique ce soit pour le défendre.

On avait oublié de me fouiller et je sortis mon arme. Mais il était trop tard.

Tout ce que je pus faire, fut de me sauver, à la faveur de l'émoi qu'avait causé la résistance inattendue de mon brave compagnon.

Quand les autres reprirent le contrôle de la situation, j'étais déjà loin.

La première chose que je fis naturellement fut de me chercher un abri.

J'avais passé par une fenêtre et eut le temps de me réfugier dans la cabine d'un camion qui me paraissait abandonné, dans la cour.

Et c'est là que j'aperçus mon ami Francœur, presque sans connaissance. Il avait été blessé, car sa chemise était tâchée de sang.

Mais il vivait encore et put me parler.

– Je t'ai cherché, Noël, lui dis-je. Comme je suis content de te revoir.

– Moi aussi, Simon.

– Que t'es-t-il arrivé ?

– J'étais enfin parvenu à découvrir l'adresse de l'entrepôt, quand je dus combattre au revolver contre une demi-douzaine de bandits. À la fin je manquai de munitions et fus obligé de me cacher ici. Heureusement qu'ils n'ont pas encore eu l'idée de venir regarder ici.

Je lui contai l'affaire des chambres froides et de l'avion qui faisait voler les cadavres, puis je partis afin de tenter de m'échapper de l'endroit maintenant que je connaissais toute l'affaire.

VI

Le chef suprême des rackets

Mais je n'étais pas encore sorti de la cour.

On me découvrit bientôt et je dus faire feu pour les tenir à distance pendant quelques minutes.

C'est alors que j'aperçus la grande limousine noire, où il n'y avait personne.

Elle était dirigée vers la barrière ouverte et c'était ma seule chance.

Je courus aussi vite que possible, tout en déchargeant le magasin de mon revolver.

En un instant j'avais ouvert la porte du côté du chauffeur et comme la clef était encore en place, ce ne fut l'affaire que d'un instant de faire démarrer la lourde voiture que j'avais préalablement mise en vitesse.

En un moment, je fus en dehors de l'enceinte dangereuse et pus me montrer la tête derrière la roue.

J'étais sauf et allais me féliciter de mon coup d'audace, quand j'aperçus la tête de William Hunter au moyen du rétroviseur.

Il était assis calmement en arrière et tenait un revolver dans ses mains.

– Continuez, m'ordonna-t-il en me menaçant. Nous parlerons un peu plus loin. Rien ne sert de prendre de chances, car je ne me laisserai pas capturer sans vous faire au moins votre affaire.

J'avais toujours en tête le souvenir de la première visite qu'il m'avait faite à mon bureau et pensais qu'il serait possible de m'expliquer avec lui.

Il me semblait en effet d'un gros homme à la pâte molle qui cherche toujours à se ranger du côté du plus fort :

Il me fit donc marcher pendant quelques minutes, puis lorsque nous fûmes rendus dans un endroit désert, il me commanda d'arrêter.

– Parlons pendant quelques minutes, me dit-il.

– Plus tard, Hunter. Pour le moment, je veux aller chercher un médecin pour Francœur qui est blessé là-bas.

– Il se tirera bien d'affaires tout seul, Antoine. Je savais qu'il était dans le camion où je vous ai vu entrer vous-même. Et je ne l'ai pas même dénoncé aux autres.

– Mais vous, je suis certain que si je suis de composition avec vous, vous allez comprendre qu'il n'y a plus rien à faire avec Emmans.

– Je le sais. C'est pour cela que je l'ai envoyé se chamailler avec vous.

– Je ne comprends pas.

– Vous n'avez donc pas compris qu'Emmans travaillait pour moi ?

– Comme ça, le Chef, c'est vous... ?

– Absolument. Je ne me gêne pas pour vous le dire, car nous partons pour un petit voyage dont vous ne reviendrez pas.

– Et si j'appelais à l'aide le premier constable

que je rencontrerai ?

– Je vous tirerais, ainsi que lui, avant qu’il n’ait même eut le temps de sortir son revolver.

– Alors je puis vous assommer au cours d’une collision ?

– Tout d’un coup il n’y a que vous qui mourez de l’accident... ?

Dans le fond, il calculait juste.

J’avais tout intérêt à retarder le moment suprême jusqu’à la dernière limite.

– On ne sait jamais. Tant qu’il y a de la vie, il y a de l’espoir.

Il se basait là-dessus et il n’avait pas tort.

– Où allons-nous ? lui demandai-je, quand je vis qu’il me faisait signe de repartir.

– Je vous le dirai au fur et à mesure.

Je reconnus enfin la rue résidentielle, où il demeurerait.

Il me fit entrer dans le garage, puis me fit descendre de la voiture.

– Je tiens à ne pas souiller de sang les coussins de mon auto, me dit-il en souriant malicieusement.

– C’est ici que je dois être exécuté ?

– Il ne peut y avoir de meilleur endroit.

– Mais si on entendait les coups de feu ?

– Le garage est construit spécialement pour qu’on n’entende rien au dehors de ce qui se passe en dedans.

– Vous êtes bien pressé ?

– Voulez-vous gagner du temps ?

– Pas spécialement. Mais je voudrais vous éviter d’être pendu pour le cas où quelqu’un m’aurait vu entrer ici avec vous.

– C’est trop d’égard pour un bandit comme moi.

– Pour ça, c’est bien vrai.

– Mais habile tout de même. Avouez-le ?

– Oui, si c’est vous qui avez envoyé la femme d’Emmans à ma chambre. J’avoue que vous avez été habile.

Naturellement je tentais tous les sujets de conversation, afin de gagner le plus de temps possible.

J'avais réussi encore une fois, car il reprit aussitôt :

– Belle petite combine, n'est-ce pas ?

– Je vous avoue que je ne l'ai pas encore comprise.

– Josette Emmans était bien désabusée de son mari et elle venait souvent me consulter à son sujet. Je lui laissais toujours entendre que je m'arrangerais pour la libérer de ses liens. C'est ainsi que m'est venu l'idée de me débarrasser d'Emmans, qui en perdait beaucoup, en même temps que de vous. Seulement si vous aviez compris, vous auriez pu vous en tirer avec quelques semaines d'hôpital et lui avec de la prison. Mais vous avez été trop bête. Aujourd'hui, c'est fini. D'ailleurs c'est le temps.

Il leva alors son arme lentement pour ne pas manquer son coup.

J allais plonger dans une tentative désespérée,

quand je vis précisément Josette Emmans s'élaner sur le bras de Hunter et faire détourner le coup.

C'était plus qu'il ne m'en fallait pour tomber sur l'assassin et le maîtriser.

Je vous assure mes amis qu'il ne trouvait plus cela drôle.

La jeune femme m'aida à trouver des cordes solides et pendant que je le ligotais, je la faisais appeler à l'aide d'un téléphone qu'il y avait dans le garage.

Une voiture de la police arriva bientôt sur les lieux.

J'eus en même temps le plaisir d'apprendre que Noël Francœur s'était échappé et après avoir été pansé avait conduit lui-même le raid sur l'entrepôt frigorifique.

Emmans était blessé mortellement, tandis que ses acolytes avaient été tous faits prisonniers.

À peine une demi-heure plus tard, l'avion et ses deux pilotes étaient sous contrôle.

C'en était donc fini avec la fameuse bande de racketeers et tueurs qui tenait ma petite ville natale sous un règne de terreur que personne n'avait osé tenter de réduire à date.

Épilogue

Marthe Bouché était tellement impressionnée par le récit de son ami Antoine qu'elle ne trouva pas une parole à ajouter.

Ce fut Benoît Augé qui questionna encore :

– Êtes-vous resté longtemps Chef de Police ?

– Pas beaucoup. Il n'y avait presque plus rien à faire là-bas et ça devenait monotone.

– Vous avez fait votre héritage et êtes venu vous fixer en ville, je suppose ?

– La santé de ma mère laissait tellement à désirer que je dus la conduire à Montréal pour consulter et suivre les traitements de spécialistes. D'ailleurs je fis l'héritage dont je vous ai parlé au commencement de ce récit et décidai de me fixer définitivement à Montréal.

– Et c'est ainsi que vous avez eu l'idée de poursuivre votre lutte contre le crime ?

– Ma mère ne vécut pas longtemps après notre arrivée à Montréal. Comme j’étais riche et m’ennuyais, je décidai de faire ce que vous savez.

– Et comme j’ai eu le bonheur de vous rencontrer, je participe maintenant à votre noble entreprise.

– On fait ce qu’on peut. Mais quant à toi, Benoît, et à Marthe, je vous assure tous les deux, que je suis bien content de vous avoir comme collaborateurs.

– Vous nous comblez, reprit enfin la jeune fille.

– Pas du tout. Avec vous, je parviens à faire beaucoup mieux que si j’étais seul. Il n’y a pas de doute là-dessus.

– Ce qui revient à dire que l’union fait la force.

Dans notre cas, plus que jamais.

Marthe Bouché se leva alors pour remplir les verres et resta debout pour dire :

– Buwons donc à la santé du plus fameux Chef de Police que la Province de Québec n'ai jamais eu.

Cet ouvrage est le 411^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.